

LETTRE AU ROI BOITEUX

Le temps s'écoule, il me semble que ce n'est qu'à la fin de ma vie que je pourrai savoir qui j'ai aimé, à qui j'aurai été fidèle. — Mon statut social : comédienne. — J'avais, à ce qu'il semble, une « carrière prometteuse ». — J'ai tout gâché. — Ruptures. — Je suis encore à la gâcher. — Rupture. — Une lettre.

On n'opère jamais de rupture froide-ment. Ce qui fait qu'après il est difficile de voir clair dans ce qui fut. Mais il le faut. Absolument. Pour continuer. Ma conscience féministe du monde se mêle à mes désirs, les contrarie, les transforme et provoque souvent la rupture.

Quand j'ai quitté la production du Roi Boiteux on m'a dit : « Mais Louise, le thème central du Roi Boiteux est passionnant : dérision de la guerre, des ambitions des hommes, du cul-de-sac des rapports hommes-femmes ! » Merveilleux ! Mais, en pratique, j'ai vu : D'une part, des comédiens qui, collectivement et solidairement, désarticulaient et « absurdisaient » les actions guerrières de leur race : de façon évidente, ils jugeaient leurs personnages comme étant ridicules et dérisoires. Ils représentaient la réalité, certes, mais avec un recul tel que cette représentation de la réalité contenait en elle-même sa propre critique. Effectivement, le dérisoire est atteint.

D'autre part, j'ai vu des comédiennes jouant des femmes qu'elles jugeaient émouvantes et merveilleuses. Et pendant que les comédiens se stimulaient entre eux, prenaient plaisir ensemble à rendre dérisoires leurs actions, les comédiennes continuaient à s'identifier de façon constante et malade aux rôles qu'elles représentaient.

Enfin, dans leurs actions amoureuses, les comédiens pouvaient compter sur les comédiennes qui, à travers leurs personnages, étaient là pour les assurer qu'ils sont bien vivants, leur jurer que tout n'est pas perdu, qu'elles les aiment et les désirent malgré tout comme pères, comme amants, comme fils.

Dans le plaisir du jeu, les hommes interprètent une grande farce dérisoire. Dans l'inquiétude et le mystère, les femmes interprètent une grande tragédie. Comment alors prétendre être au même diapason, croire absolument à la complémentarité des deux « pôles essentiels de la vie » en création quand, d'un côté, je vois le plaisir des comédiens, leur légèreté, et de l'autre, des femmes à peine

détachées de ce besoin primaire de se sentir exister en autant qu'elles plaisent même au prix de l'atrophie de l'intelligence et du corps ?

Où se trouve le dérisoire en ce qui concerne le monde féminin ? N'y a-t-il donc rien de dérisoire dans toutes ces images de femmes, tellement connues par ailleurs au théâtre, des femmes blessées, en désir, en attente, n'ayant pour tout exutoire à leur énergie vitale que de se consoler et/ou de s'engueuler entre elles ? On me dira que c'est à l'image de la réalité. Peut-être. Mais, dans ce cas-ci, il est étrange que cette représentation de la réalité ne porte pas en elle-même sa propre critique. 1. Quand les comédiennes prendront-elles enfin conscience qu'elles interprètent des personnages féminins qui continuent de prendre en charge la douleur du monde pour que le monde masculin ne « pète pas au fret » dans son délire ? 2. Le monde féminin est-il à ce point intouchable ? 3. Et la Loi qui veut que les femmes existent plus et mieux si elles sont émouvantes plutôt qu'intelligentes, est-elle inébranlable ?

Pour une actrice, sa carrière est son engagement au monde. De se déclarer apolitique, libérée de toute oppression et de toute sensibilité à l'oppression, équivaut à se déclarer en accord avec la Loi. En tant que comédiennes, nous avons un énorme travail de réflexion et de conscientisation à faire sur les personnages féminins que nous interprétons. Si nous n'arrivons pas à opérer ce recul, si nous continuons à nous leurrer et à nous valoriser en considérant que les personnages féminins sont « beaux et profonds », versus « le ridicule et le dérisoire » des personnages masculins, nous endossons la mystifiante vision des auteurs et des metteurs en scène masculins et cette vision nous laisse, face à nous-mêmes, mystifiées. Rien ne peut être éclairci. Nous continuons, dans l'équilibre d'un spectacle, comme dans nos rapports de travail (comme dans nos vies privées), à servir de « pendant essentiel » aux hommes, en exprimant à nous seules, la dimension amoureuse de la vie, du fond de son émouvante profondeur.

Un sujet des plus tabous dans le libre monde des arts. . . Le 5 mai 1981, je remets une lettre de démission, le silence me faisait beaucoup de mal. . . Officialiser, publiciser la rupture. . . Pour quoi pas, tant qu'à y être. . . « J'ai tant gâché, j'ai tant sauté, dansons ma bergère. . . »

Montréal, le 4 mai, 1981

Pour la cellule de planification du Roi Boiteux:

Je démissionne du Roi Boiteux, complètement. Je dis tout de suite que, malgré que je n'aie pas le choix, je me sens coupable de faire ce geste (amorcer un travail, le laisser, j'aurais dû mieux réfléchir avant, etc. . .) Je le dis tout de suite pour qu'ensuite ma lettre ne soit pas empreinte, ni dans sa rédaction ni dans sa lecture, d'une justification de mon départ mais qu'elle soit plutôt une réponse à la question normale dans ces cas-là : pour quoi ?

J'ai accepté de faire le Roi Boiteux pour retravailler en groupe mixte, sortir du « désert ». (La marginalité ne m'est pas facile tous les jours.) Je le voulais tellement que pendant les premières lectures auxquelles j'ai assisté, je n'ai pas écouté mes réticences, très fortes, à certaines scènes en particulier, aux relations entre les femmes, et entre les femmes et les hommes en général. Après la dernière réunion de la cellule de planification, le vendredi 1^{er} mai, je n'ai pas pu continuer à me cacher ces réticences. Pourquoi tant de tensions, de réactions émotives si fortes à ma question : « Pourquoi est-ce un homme qui est sur la roue ? ». * Cette question était de l'ordre de la franchise, spontanée. Les réponses qui m'ont été apportées et les silences tendus qui les entouraient m'ont démontré qu'il y avait trop de méfiance par rapport au point de vue d'où je me place pour comprendre un texte et y frôler mon imagination et mon plaisir. Le théâtre féministe est ma pratique depuis deux ans, il était naïf pour vous et pour moi de croire que je le laisserais au 320 est, rue Notre-Dame. Les jours qui ont suivi cette réunion furent donc pour moi un temps de réflexion sur ma pensée, le théâtre, le travail, pour finalement aboutir à la question : puis-je vraiment faire le Roi Boiteux ? Dimanche, le 3 mai, je suis quand même allée à la lecture parce que je n'avais toujours pas pris ma décision, que je n'avais jamais lu le Roi Boiteux à la suite en incarnant le même personnage tout au long des six pièces. Je ne peux plus maintenant m'imaginer me mettre dans cette situation de véhiculer des images de femmes victimes et objets du pouvoir (même absurde) des hommes, sans solidarité entre elles, s'affrontant au sujet des hommes ou cherchant à être reconnues par eux pour assurer leur survie, tout cela sans possibilité de questionnement. D'autre part, je ne peux non plus endosser ce spectacle où des images mythiques (ou historiques) comme Jeanne D'Arc ou les Amazones (et je ne les juge pas équivalentes mais importantes pour moi à différents niveaux) soient banalisées ou ridiculisées.

Le Roi Boiteux pose pour moi la question du théâtre absurde. Je ne peux me permettre de pratiquer un théâtre de l'absurde (bien que j'en comprenne les plaisirs) en dehors de ma conscience féministe. (Est-ce possible, l'absurde et le politique ?) Et pratiquer le théâtre à partir de cette conscience n'a pas pour moi de sens moral. Cette conscience n'est pas qu'une grille d'analyse intellectuelle, elle est partout dans mon corps, mon émotion, dans mes plaisirs, dans ma façon de rechercher mes plaisirs dont celui de faire du théâtre. Et loin de moi l'idée de vouloir simplifier l'art et ses images, au contraire. J'aime la complexité, l'épaisseur de la vie justement parce qu'elle est infinie et que mon désir de comprendre et de connaître n'aura jamais de fin, ce qui veut donc dire que d'ici à ma mort je ne m'ennuierai jamais. Alors c'est bien.

L'art et le social sont pour moi intimement liés. Or la société dans laquelle les femmes ont vécu et vivent encore les a opprimées, atrophiées, et nos inconscients et nos imaginaires en sont marqués. J'aime la discussion, même virulente, mais il me faut sentir que les gens qui y participent ont cette même conscience ou, à tout le moins, inquiétude. Et sont prêts à en tenir compte. « Soyez lâches, magnifiquement lâches. Redevenons des femmes et des hommes, sans feux ni lieux, des hommes et des femmes sans foi ni loi, mais vivants. L'espace et le temps sont de notre côté. » Cette phrase du personnage de Moïse dans le Roi Boiteux m'a beaucoup frappée, dimanche passe, à la lecture. Quel espace trouver ou me sentir libre et innocente ? Nos mères, et encore bien des femmes aujourd'hui, nous ont conseillé le mariage, fébrilement car elles savent que l'extérieur est menaçant (même souvent le dedans). L'espace n'est pas du côté des femmes, comme ça, de par la simple volonté du désir. Le temps, je ne sais pas encore.

C'est une façon tellement différente de comprendre la « lâcheté », la liberté. Cette participation avortée au Roi Boiteux m'aura permis de me clarifier beaucoup de choses, j'en ai dites quelques-unes que je considère essentielles. Je vous laisse sur une phrase de Roberta Sklar du Women's Experimental Theatre de New-York, tirée d'une entrevue donnée au Drama Review : « L'art, m'avait-on dit tient du pur esprit plutôt que de la réalité sociale. Mais je me suis aperçue que la réalité 'intérieure' est sociale aussi, que la réalité intérieure n'est pas seulement une question de transcendance. Je ne voulais plus transcender la réalité sociale, ce qui ne changerait rien à l'oppression mais me permettrait de ne pas m'en soucier ».

LOUISE LAPRADE

* La roue n'avait pas de signification particulière. Je posais tout simplement la question.

danse théâtrale à
 mais proclamons sa
 ges le sérieux de l'e
 le travail minutieux
 Sagnolé, la pertinence
 des thèmes abord
 propos de leur re
 bouées culturelles
 elles s'accrochent.
 accomplissements
 réussis de Vie et
 Roi boiteux ré
 l'harmonie atteinte
 du langage, entre
 sisme lyrique le p
 et l'imagerie r
 d'une langue s
 d'ici. Jamais d'ess
 le lyrisme au bo
 peux vient soudai
 la tirade la plus
 comme le plus h
 phème local vient
 prosopopées les
 ques.